

Mythes du monde d'après l'apocalypse

ou :

Un mythe chasse l'autre : Tchernobyl ou l'effondrement du mythe du progrès libérateur.

Voilà dix ans, j'ai rencontré Tchernobyl. La formule peut paraître curieuse, que l'on puisse parler de Tchernobyl comme d'une personne, comme d'un sujet, alors qu'un chercheur construit d'ordinaire son objet. Quelque chose s'est inversé, avec cette catastrophe, dans la perspective qui oppose traditionnellement le sujet observateur et l'objet : là, c'est l'objet qui nous regarde et nous qui sommes réifiés, pétrifiés, impuissants. Peut-être est-ce lié au fait que Tchernobyl est une catastrophe qui habite déjà notre futur, qui colonise notre avenir. Peut-être est-ce encore dû à ce que nous n'avons ni expérience, ni référence, ni même les mots pour l'appréhender. La contamination planétaire et éternelle¹ nous a jeté hors de nos limites en jetant le mal hors de nos frontières géographiques et temporelles. Et pourtant, au-delà des quantités de rapports factuels, plus ou moins factices, des millions de données et d'informations accumulées sur les plans radiologique et biologique, la culture ne peut rester indifférente au surgissement d'une telle nouveauté, car il s'agit bien d'un nouveau monde en gestation. L'ancien Nouveau monde, dont la conquête fut marquée par l'expédition de Christoph Colomb à travers l'Océan, cède désormais sa place au « nouveau Nouveau monde », non plus placé sous le signe de l'expansion, mais de la régression. Tchernobyl restera sans doute l'événement à caractère catastrophique par lequel le Progrès industriel et technologique est devenu Régrès, et certainement regret. Que savons-nous de Tchernobyl ? Peut-on tirer de la catastrophe des leçons pour l'avenir, des enseignements utiles à la conduite des affaires humaines ? La catastrophe nucléaire, si elle élargit l'espace du désastre pour l'étendre jusqu'aux limites du monde habitable et des horizons temporels dans lesquels nous nous projetons, réduit du même coup l'espace de notre imagination dans la mesure où elle place notre culture – nos connaissances, notre langage, nos habitudes et nos systèmes de représentation – dans une impasse, ou du moins face à une étrangeté telle qu'il nous est impossible d'y accéder directement. Plus la catastrophe est réelle, moins elle est imaginable, moins elle se laisse imaginer. Un philosophe allemand totalement oublié durant les Trente Glorieuses et qui fut sans doute le premier véritable penseur des conséquences anthropologiques de la révolution technique, Günther Anders, écrivait en 1947 (« nous ne sommes pas ... en imagination et en sentiment »). Or, Tchernobyl, comme la méduse, ne se laisse contempler en face ; on ne peut la regarder dans les yeux ou trop la côtoyer sans en mourir. Il ne s'agit pas là que d'une métaphore : tous les premiers témoins sont morts, pompiers, photographes, techniciens... et les autres ne sont que des morts en sursis. Il nous faut donc l'aborder de biais, indirectement, par le détour, par la métaphore. C'est en ce sens que j'ai fait le pari, il y a dix ans, de ce que la culture, au sens des pratiques culturelles bien sûr, mais aussi dans la pratique ordinaire, pourrait malgré tout, malgré notre imaginaire catastrophique en panne, tenter de s'élever à la hauteur de ce que nous avons produit. Nous, les hommes.

¹ La durée de vie les éléments radioactifs de l'ordre de plusieurs siècles pour le Césium et le Strontium, voire de plus d'un million d'années pour le Plutonium peut sembler éternelle à l'aune de notre incapacité à nous projeter dans le futur au-delà de la limite des plans quadriennaux ou, au mieux, ne dépassant pas le milieu du XXIème siècle.

Nous voudrions insister, pour qui cherche à comprendre ce que Tchernobyl a produit dans notre culture, sur l'importance des processus de métaphorisation de la catastrophe que nous ne pouvons – voulons – aborder de front ; et donc sur l'importance d'une analyse par le langage, sémiotique, à la manière dont Roland Barthes reconstruisait nos « mythologies ». En la matière, il n'est pas rare que l'on se serve d'une réalité pour parler d'une autre, d'une image pour en évoquer une autre. C'est ainsi qu'en ex-URSS on parle volontiers par exemple de Tchernobyl pour parler de la fin du système soviétique. Mais leur Etat-Parti n'occupe-t-il pas la place sacrée de notre défunt Etat-Providence ? La véritable catastrophe est en réalité le suicide écologique de l'humanité. Tchernobyl ne constituerait alors, pour l'humanité, qu'une entrée paradigmatique possible, celle de la catastrophe technologique majeure, pour penser notre nouveau rapport au monde. C'est bien l'esprit dans lequel nous avons écrit ce texte, soucieux que nous sommes de ne pas soustraire Tchernobyl du contexte technologique et prométhéen mondial qui l'a vu naître, de ne pas l'enfermer dans une pseudo-singularité historique et géographique comme nous tentons souvent de le faire : « c'était une centrale soviétique » entend-on souvent, comme si la technologie pouvait quitter son universalisme pour devenir nationale ou régionale. Ce que nous dévoile Tchernobyl, à qui veut entendre, c'est qu'un rapport inédit à une nouvelle nature, la *technonature* contaminée, et à la technique comme grand Autre, comme référent de l'humanité, a fait son apparition. La difficulté, dont est coutumier l'anthropologue, tient dans le fait que dans la pensée symbolique, non unidimensionnelle, pour ainsi dire, une chose peut toujours "être autre chose", ou plus exactement: elle peut signifier autre chose. Que pouvons-nous faire d'autre sinon poursuivre inlassablement ce travail anthropologique fondamental des sociétés sur elles-mêmes qui vise à distinguer l'humain de l'inhumain. Après la barbarie nazie qui engendra l'effondrement de la morale et du droit issus du projet des Lumières, c'est dans la catastrophe technologique totale comme accident du temps et de l'espace que nous cherchons nos références absolues à l'inhumain, à la monstruosité. L'avenir possible pour l'humanité ne sera pas technique, même si le recours à *des* techniques particulières s'avère de plus en plus nécessaire, mais bien dans la possibilité que nous aurons – ou non – de préserver une culture. C'est donc dans la production de nos mythes et rites contemporains, post-catastrophiques, que nous nous sommes lancés à la recherche des signes de la catastrophe dans l'espoir qu'elle aura peut-être quelque enseignement à nous livrer pour la conduite des affaires humaines, si toutefois nous tenons collectivement à préserver une part d'humanité. Voici donc une esquisse des petites mythologies de Tchernobyl.

Nuage

La catastrophe de Tchernobyl a, dans les pays d'Europe occidentale moins fortement touchés par la radiation, engendré des modifications culturelles dont nous sous-estimons aujourd'hui probablement l'ampleur. Souvenons-nous du cas de la France où, au lendemain de l'accident et à la stupéfaction des pays voisins, les responsables politiques, relayés par des « experts », affirmaient sans l'ombre d'un doute à la population que le « nuage » radioactif avait « contourné » la France. Cette proposition s'est retrouvée socialement traduite sous la forme : « le nuage s'est arrêté aux frontières » ou, mieux, « la frontière a arrêté le nuage », réactivation de la mémoire historique de la Ligne Maginot. Ceci pourrait être interprété comme la découverte collective de ce que l'existence des très anciennes frontières politiques, qui furent l'un des enjeux des conflits terribles du XXème siècle en Europe, n'est plus aujourd'hui en mesure de mettre le territoire national à l'abri des périls épidémiques et la crise de la vache folle est venue renforcer, depuis, ce sentiment de vulnérabilité. Mais encore faudrait-il s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous avons plus ou moins consciemment

baptisé « nuage » une émanation gazeuse radioactive constituée pour l'essentiel de fumées toxiques et non de vapeur d'eau. Ne pourrions-nous pas considérer, avec Christa Wolf² ou Svetlana Alexiévitich³, que le fait que nous appelions cela « nuage » est un signe de l'incapacité de notre langue à suivre le rythme des progrès de la science ? S'il est vrai que la carte de la contamination est liée, pour l'essentiel, aux facteurs climatiques - les vents et la pluie contribuèrent pour une large part en effet à fixer la radioactivité les jours qui suivirent l'accident -, la question que nous posons reste celle de la représentation qui fut donnée à voir et à entendre au monde entier quant à la supposée « réalité » du phénomène observé. Nous avons le sentiment que « quelque chose d'anormal » était en train de se passer disent les habitants, « le ciel était orange, les flaques d'eau aussi, et nous avons un goût amer dans la bouche et un léger picotement au fond de la gorge »⁴. La banalisation de la catastrophe est donc à mettre en relation avec l'appréhension que les pays occidentaux ont pu réaliser du « nuage », par l'intermédiaire du satellite d'observation Spot qui faisait à cette occasion ses premières preuves. En effet, la seule représentation tangible de ce fameux nuage aura été pendant longtemps, pour plusieurs millions de téléspectateurs occidentaux, en attendant la diffusion des premiers documentaires sur les conséquences sanitaires et sociales de Tchernobyl, une série de photos satellites montrant la dispersion du nuage dans les semaines qui suivirent l'accident. On tendit ainsi, *via* l'abstraction de l'observation satellitaire, à réduire en apparence l'ampleur de la première catastrophe technologique majeure à une simple affaire apolitique et anhistorique, de météorologie. Ceci ne constitue qu'un élément supplémentaire du processus plus global de naturalisation de la catastrophe technologique qui consiste à trouver aux accidents techniques et industriels, via le discours des « experts », des causes « naturelles » en occultant leur véritable origine. Ainsi apprend-on que les carambolages, corollaires du développement généralisé de la vitesse et de la circulation, sont liés « au brouillard » ; que la radioactivité doit être considérée comme une chose « naturelle » ; que les inondations, liées à l'aménagement du territoire rural et agricole (Vaison-la-Romaine) ou de la pression touristique sur certaines côtes (le tsunami de 2004 en Indonésie), sont des conséquence des « aléas climatiques », eux-mêmes liés à l'artificialisation de l'atmosphère... sans que jamais ne soit considéré le fait que nous ayons affaire, en amont, à des choix technologiques, à des rapports sociaux, à des décisions politiques et à des responsabilités partagées. Telle est la double fonction du mythe du nuage. Le nuage de Tchernobyl, qui s'est « arrêté à la frontière », est un mythe permettant d'accéder à la dimension spatiale et inaugurale de l'accident nucléaire : il a pour fonction, tout en nous éloignant des causes humaines de l'accident et donc de notre responsabilité à cet égard, de nous révéler la porosité des frontières géographiques et politiques derrière lesquelles nous pouvions imaginer nous tenir à l'abri. Cela signifie toutefois que les menaces de destruction totale liées à la guerre froide, hypothèse que nous soutenons, n'ont jamais été atteintes par les limites de notre imagination ni de nos sentiments. Le nuage de Tchernobyl, comme toute mythologie, correspond en même temps à la réalité bien tangible, celle de la pluie qui a fixé la contamination car ce sont bien des nuages d'eau qui ont dessiné en mai 1986 la nouvelle carte du désastre ([et qui a pris la décision de faire tomber la pluie sur la Biélorussie ?...](#)). Il est curieux de remarquer qu'il existe en russe deux mots pour désigner les nuages : l'un désigne les nuages noirs placés sous le signe de la menace, l'autre (*obloko*) les nuages blancs correspondants à l'esthétique des nues tels qu'ils parsèment les ciels de la peinture renaissante. Le « nuage » de Tchernobyl est, en russe, placé sous les auspices de la menace. On se sert alors des nuages noirs (fumée) pour parler des nuages blancs (vapeur) là encore parce que l'on ne peut pas concevoir la belle nature (le nuage blanc) directement comme une

² Wolf C., *Incident, nouvelle d'un jour*, Stock, 1996.

³ Svetlana Alexiévitich, *La Supplication, chronique du futur*, Paris, Lattès, 2000.

⁴ Témoignage recueilli en Biélorussie, à 250 Km de Tchernobyl (Ukraine).

menace. En français le terme « nuage » utilisé pour désigner la menace qui plane alors sur l'Europe ne fait aucun doute... sur son ambiguïté. Si l'on parle, bien sûr, d'un « nuage toxique » lorsqu'il se produit une fuite dans une usine chimique, *le nuage isolé* (et non pas *les nuages*) désigne bien cette masse blanche et douce qui se détache sur le ciel bleu. Pourrions-nous encore regarder les nuages ?

Sarcophage

Sarcophagos désigne en grec la pierre qui mange les chairs, qui mange les morts. On pourra s'étonner de cette référence à l'antiquité. Nous sommes là de toute évidence dans l'espace du sacré, le sarcophage désignant la pierre tombale qui est sensée, en coupant le mort du monde des vivants, mettre ces derniers à l'abri d'une possible contamination, non pas tant physique d'ailleurs, que symbolique. Le sacré repose en effet fondamentalement sur la séparation de l'espace profane et repose à l'origine sur la nécessité d'affronter des questions métaphysiques. Ainsi, face à la crainte de la puissance infinie, de ce que l'on ne peut aborder qu'avec précaution, engendre le rituel comme mode d'approche de ce que l'on ne peut saisir frontalement. Cette crainte est à l'origine du respect religieux et de la vénération. Le sacré naît suivant le même principe de la construction symbolique du mystère de l'inconnaissable, de l' inexplicable, du transcendant, et par conséquent du pouvoir des objets ou symboles – qui deviendront religieux – ainsi que des interdits qui y sont associés. Enfin, le latin *sacer* vient souligner cette ambivalence en désignant à la fois ce qui signe le surhumain vénérable et le met à l'écart par une souillure qui suscite l'effroi. De toute évidence, le « sarcophage » de Tchernobyl, qui n'est au départ qu'un mot emprunté au vocabulaire des constructeurs de structures en béton, vise à instaurer une limite entre le visible et l'invisible, et à produire du caché. Si sa fonction principale est sans nul doute de *contenir* pratiquement le mal invisible constitué par les restes fondus du réacteur et du combustible⁵, il participe également d'une logique de dissimulation du monstre sacré, de ce qui n'aurait jamais dû s'exposer au regard. Nous sommes dans la situation des premiers anatomistes qui, tel Vinci, ouvraient la voie au regard vers le lieu interdit de l'intérieur du corps humain. Dans le cas du réacteur, il s'agirait d'une sorte de sacralisation de ce qui a été révélé, désenchanté, d'un tabou brisé, bref une profanation : on a pu, la nuit du 26 avril 1986, observer à ciel ouvert l'intérieur du « cœur » radioactif laissant échapper la fameuse « luminescence de Wagner »⁶. Si l'on peut définir le tabou comme un acte prohibé vers lequel l'inconscient est poussé par une tendance très forte, alors l'expérimentation qui a conduit à la chute du réacteur, dont on peut dire en un certain sens qu'elle a réussi, a brisé les chaînes de la raison pour atteindre le stade suprême de la réalisation de ce que Henri-Pierre Jeudy a nommé le *désir de catastrophe*. Mais le sarcophage de Tchernobyl sert aussi, par le secret qu'il renferme, à désigner autre chose encore, de l'ordre de l'inédit radical que recèle la première catastrophe nucléaire civile. Il renferme la mémoire sacrée des premiers soldats du feu nucléaire, tous brûlés par les radiations extrêmes, morts dans d'atroces souffrances. Pompiers volontaires, d'abord, envoyés sur un banal feu industriels, puis robots humains utilisés quelques minutes – nécessaires à recevoir plusieurs

⁵ Ce n'est par ailleurs que très récemment que les ingénieurs sont parvenus à dresser un inventaire précis du combustible. Quelque 96 % de sa masse totale est restée prisonnière du sarcophage mais le puits du réacteur est vide. Tout ou presque a fondu, se mélangeant au béton pour former de 130 à 150 tonnes de magma qui s'est écoulé pour partie sous le réacteur, pour partie dans les couloirs périphériques, et pour partie par les conduits de vapeur. Le reste, cinquante tonnes, se trouve sous la forme de débris de réacteur et de poussières.

⁶ Lumière rose framboise qui s'élevait dans la nuit au dessus du réacteur la nuit de l'accident.

fois la « dose-vie »⁷ - sur le toit de la centrale pour déblayer les gravats qu'aucune machine ne pouvait extraire, enfin hommes et femmes mobilisés par centaine de milliers pour effectuer les travaux de « liquidation » des conséquences de l'accident dans les villages et les villes contaminés, les *liquidateurs* apparaissent désormais comme population sacrifiée sur l'autel du Dieu atomique. La ressemblance du sarcophage avec l'architecture sacrée des cathédrales est frappante, élévation monumentale, contreforts, jusqu'à la présence de cette cheminée en lieu et place du clocher.



Sarcophage (détail)

Cathédrale de Lléida, Espagne

Sarcophage (œuvre de C. Bisson)

J'ai encouragé il y a quelques années un ami peintre, Christophe Bisson, à produire un travail pictural sur Tchernobyl. Il choisit, à ma grande surprise, la figure emblématique du sarcophage. D'abord frappé par l'aspect massif de l'édifice, par ses contreforts, sa hauteur, qui évoque étrangement le « château » de Kafka et l'architecture soviétique et fonctionnaliste des années soixante-dix, il fut aussi étonné par le nom même de « sarcophage ». Le *sarcophagos* est ce qui mange la chair, ce qui contient la mort pour protéger les vivants. Pourquoi une telle référence au sacré, s'interrogea-t-il ? Est-ce le caractère invisible de la radioactivité qui évoquerait une puissance magique ou divine ? Est-ce l'ampleur de la catastrophe dépassant le cadre de l'expérience humaine qui en ferait un événement indicible et irréprésentable ? Ou est-ce son caractère horrifiant qui nécessiterait un voile de silence et de mensonge pour nous en protéger ? Ces questions l'ont poussé à traiter l'image en regard avec l'icône que l'on peut comprendre comme manifestation de l'invisible au cœur du visible. Figure faisant signe vers ce qui l'excède, icône post-moderne après l'effondrement du projet technique, où le rayonnement de la matière se substitue à la radiançe divine. Le fond or qui fait briller l'icône de l'éclat divin se désagrège en pluie à la surface de la toile. Crépuscule des idoles technoscientifiques. Tchernobyl, catastrophe sans événement sauf peut-être le moment inaugural de l'accident dont la mémoire est contenue dans le sarcophage, nous apparaît finalement comme un objet emblématique de la fin de l'ère des représentations.

Pripiat, la nouvelle Pompéi.

Le déplacement de la statue de Prométhée de la place publique de Pripiat (agora) à la centrale où son stockés les déchets. Pripiat est cette ville aujourd'hui fantomatique et déserte

⁷ Un morceau de graphite tenu entre les mains transmettait en une seconde et demie la dose accumulée pendant une vie entière, en condition de radioactivité naturelle.

qui naguère hébergeait plusieurs dizaines de milliers de travailleurs du nucléaire et leurs familles. Première ville évacuée, elle renferme aujourd'hui sa mémoire dans une ruine d'un type radicalement nouveau, celle de notre civilisation du progrès et du développement, à partir d'un lieu bien particulier : non pas celui, secret et étrange, de l'installation industrielle, mais celui de la ville, de la vie quotidienne, des équipements culturels et urbains que nous connaissons. Après l'évacuation de Pripiat, qui eu lieu tout de même plusieurs jours après l'explosion fatale de la centrale située à deux kilomètres, le temps est resté figé dans une temporalité de la lente décomposition, et la ville apparaît désormais comme l'un des seuls lieux de mémoire de l'accident. Son statut est très différent de celui des zones contaminées qui demeurent plus ou moins habitées et où le travail du temps ouvre des perspectives inquiétantes et incertaines, sans donner de point de repère sur l'origine du mal, sur le temps de l'accident, du moment où tout a basculé. Pripiat apparaît, avec le temps, comme le seul monument de *ce qui reste* de Tchernobyl (avec le sarcophage, toutefois) comme projet d'avenir radieux. Pripiat incarne en tant que champ de ruines les traces et les restes des promesses d'avenir contenues dans le projet nucléaire en tant que *mythe*, c'est-à-dire discours fondateur. Mais ce qui frappe le plus le visiteur à Pripiat tient dans ce que l'esthétique de la ruine, propre au romantisme qui en a largement usé dans la référence aux civilisations pré-modernes, s'applique désormais à notre propre civilisation dans une ville nouvelle des années quatre-vingt. Par ailleurs, la présence de nombreux panneaux portant mention « pripiat.com » sur les murs des immeubles décrépis tend à révéler une tentative d'universalisation de la mémoire de la catastrophe, mais une mémoire spectaculaire principalement diffusée à travers le réseau électronique mondial car les visiteurs *in situ* de la cité contaminée ne se pressent pas encore au portillon, selon les sources de l'organisme officiel chargé des visites, appelé *Tchernobyl inter inform*. On ne peut s'empêcher, face à cette cité perdue livrée désormais à une jungle conquérante, de penser bien sûr aux villes mythiques englouties telles Atlantide, mais aussi et surtout à Pompéi figée une nuit de l'an 79, en plein apogée de l'Empire romain, sous un amas de cendres brûlantes. Celles qui ont figé Pripiat, à l'apogée de l'Age atomique, une nuit de l'an 1986 étaient radioactives et le volcan était une œuvre humaine en béton. Deux villes, deux mythes, mais un même sentiment catastrophique s'empare du visiteur : l'idée de l'effondrement d'un ordre institué dans des formes urbaines. Curieusement, la ruine de Pompéi exhumée au XVIII^e siècle est minérale et semble figée pour l'éternité, Pripiat est végétale et promise à être progressivement phagocytée par la végétation incontrôlée.

Mais on ne peut penser à Pripiat sans évoquer également *la* ville de la catastrophe moderne. A bien considérer la modernité, c'est une autre catastrophe qui avait, au XVIII^e siècle, mobilisé les esprits, comme l'a montré A. Lebrun⁸ : le tremblement de terre de Lisbonne de 1755, dont nous avons perdu le sens aujourd'hui. Incomprise en tant que châtement divin, cette catastrophe a entraîné avec elle la révision de la doctrine de l'optimisme de Leibniz (« Dieu a créé le meilleur des mondes possibles ») en ébranlant les repères théologiques de l'époque. Ce bouleversement des repères va précipiter l'émergence de la modernité qui a trouvé là son sens dans une réflexion sur une catastrophe naturelle : « Comment Dieu a-t-il voulu la destruction d'une ville phare de la culture chrétienne occidentale et d'où est partie la conquête de l'Amérique ? ». Ce qui a émergé, dans ce bouleversement des horizons de la pensée, c'est la question du sens, faisant à son tour s'effondrer tout un système de représentations. Aux représentations classiques de la catastrophe (le Déluge, l'Apocalypse,...) vont succéder rapidement, dans l'art pictural notamment, de nouvelles représentations de la catastrophe en soi, « à l'état pur » en quelque

⁸ Lebrun A., *La perspective dépravée*, éditions La lettre volée, Bruxelles.

sorte : la peinture romantique du XIXème a largement exploité les figures de la tempête, du naufrage ou encore des volcans en éruption. Dans ce même mouvement se fait jour le culte de la ruine, *in visu* dans la peinture de paysage et *in situ* dans l'art des jardins, la ruine n'exprimant pas ici directement la catastrophe, mais son résultat. Cette nostalgie des temps anciens, cette peur de la disparition, qui se donnent à lire en creux dans le culte romantique de la ruine, ne peuvent que nous renvoyer à l'époque contemporaine et à son obsession de la conservation ainsi qu'aux menaces de disparition qu'elle produit. Lors, un étrange parallèle se dessine entre le XVIIIème siècle et l'époque contemporaine, dans la résurgence de l'imaginaire catastrophique. La catastrophe sert à borner, à arrêter, à dessiner une fin du monde, au double sens de la fin : une fin temporelle tout d'abord, c'est-à-dire une durée du monde, et une fin spatiale au sens d'un horizon, d'une perspective. La question du XVIIIème était de savoir comment concevoir le mal une fois privés de références divines. Aujourd'hui, après l'irruption de formes nouvelles et, jusqu'il y a peu, impensables du mal (les camps d'extermination, Hiroshima, et désormais Tchernobyl), n'est-on pas en face de la même difficulté ? Mais notre seule expérience contemporaine n'est-elle pas justement celle de l'effondrement de l'expérience et de la mémoire ? A notre tour, nous devons nous interroger sur la possibilité de penser la catastrophe technoscientifique à partir des restes qu'elle a laissés derrière elle et qui apparaissent pour le productivisme sous la forme de « rebuts » et de champ de ruines : communautés paysannes désœuvrées, territoires durablement contaminés, cultures désavouées et devenues objectivement obsolètes dans la mesure où elles sont inaptes à garantir la survie des individus. Si Tchernobyl a bien ébranlé nos dernières certitudes quant aux promesses de la technique, Pripiat est désormais le lieu de cet effondrement.



Pompéi et Pripiat



Les liquidateurs

Tchernobyl est un accident de la puissance, un accident soviétique, tout comme le fut le traitement de ses conséquences immédiates. En effet, l'envoi de 800 000 à un million d'hommes et de femmes pour nettoyer, déblayer la centrale accidentée, ensevelir les villages contaminés, évacuer les populations menacées constitue un véritable *sacrifice*, à la suite de la longue série qu'a produit le système soviétique (la Seconde Guerre mondiale fit à elle seule 21 millions de morts). C'est au vocabulaire de cette période hautement mythique et mythifiée de la « Grande guerre patriotique » que le mot liquidateur emprunte son sens : les « liquidateurs » étaient chargés du « nettoyage » des poches de résistance nazie sur le front russe. Ainsi les liquidateurs de Tchernobyl participent-ils, en tant qu'ils constituent les *derniers héros soviétiques*, à la fabrication d'un mythe historiciste selon lequel par le courage, la bravoure, la mobilisation et le sacrifice de masse, l'histoire libératrice permettra au peuple de connaître enfin la liberté. Tout irait bien – si l'on peut dire ! – si ces héros n'étaient pas les premiers anti-héros de la post-histoire, leur gloire demandant à être honorée au moment même où sa possible surface d'inscription s'évanouissait avec le système soviétique. Là encore, avec Tchernobyl, l'ordre symbolique habituel s'écroule, se renverse, et ceux qui reconnaissent

volontiers avoir donné leur santé, quand ce n'est pas leur vie, pour préserver l'intégrité physique de la Patrie croupissent aujourd'hui silencieusement par centaines de milliers, en attente d'un hypothétique retour de l'histoire. Héros oubliés d'une histoire achevée, les liquidateurs de Tchernobyl ont aussi réalisé une expérience radicalement nouvelle en devenant les premiers travailleurs jetables de l'industrie, à l'instar du matériel qui, placé au contact de la très forte contamination radioactive, ne pouvait servir qu'une fois. Ainsi ceux qui ont cru un temps s'inscrire dans le prolongement historique de leurs aînés héros libérateurs de la Seconde Guerre mondiale qui plantèrent le drapeau soviétique sur le Reichstag, sont en réalité devenus les premiers robots humains réifiés et désymbolisés. Ils rejoignent alors l'enclos des machines usagées que l'on stocke par milliers dans la zone interdite, elles aussi rendues prématurément obsolètes par le seul fait d'avoir été en contact avec la contamination nucléaire. Malgré les tentatives d'historicisation officielles des liquidateurs telles qu'elles apparaissent au travers des commémorations et, surtout, du musée Tchernobyl de la ville de Kiev, inspiré du musée de la Grande guerre patriotique, les vainqueurs vaincus de la catastrophe nucléaire éprouvent, comme les survivants d'Hiroshima, un sentiment de culpabilité dû au simple fait d'être encore en vie. « Sans doute n'y a-t-il pas de plus juste témoignage de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl que cette spiritualisation des corps ordinaires et de sujets anonymes » écrivaient, au sujet de leur film *Le sacrifice*, les cinéastes Emanuela Andreoli et Wladimir Tchertkoff. Mais cette spiritualisation n'est-elle pas propre à la dimension à proprement parler sacrificielle de la manière dont les autorités soviétiques ont décidé de régler les conséquences de l'accident ? L'expérience des liquidateurs a partie liée avec la notion de sacré dans la mesure où elle est radicalement séparée du cours habituel - profane - de l'existence. Mais cette séparation, nous dit Bataille, se produit à la fois par le haut et par le bas : dans l'érotisme comme dans le sacrifice, écrit-il encore, l'homme obéit simultanément à un mouvement ascendant qui le met en rapport avec un ordre supérieur (le divin, la sainteté, la mort d'Etat idéalisée) et à un mouvement descendant qui le met en rapport avec un ordre inférieur (la souillure, le sang, l'atome, l'amour et la mort matérialisée en décomposition). Se fondant sur les acquis de l'histoire des religions, Bataille montre que le sacrifice correspondait à une exigence de sacré - une exigence *d'excès* - inhérente à l'humanité. Que celui-ci ait disparu sous l'effet du christianisme ne signifie pas que cette exigence a également disparu, mais qu'elle se maintient sous d'autres formes, notamment dans l'*ubris* (la démesure) atomique. Dans Tchernobyl, tout n'aura été qu'*excès* : puissance et force de travail concentrés dans le réacteur, expérience prométhéenne menée par de jeunes nucléaristes qui a conduit à l'accident, et l'accident lui-même par ses dimensions spatiales et temporelles, jusque dans sa gestion. Les liquidateurs constituent ici la face visible, pour des raisons historiques, d'un sacrifice qui concerne en réalité des millions d'habitants des zones contaminées... et toutes les générations à venir.

En avril 2004, un texte de commémoration de la catastrophe provenant de l'Ambassade d'Ukraine en Belgique faisait état du décès de plus de 25.000 liquidateurs depuis 1986.

15.000 à 30.000 morts irradiés selon l'ONU. Ces chiffres sont contestés par les associations de liquidateurs qui avancent le chiffre 100.000 morts et de 200.000 invalides.

Selon le décompte du physicien bélarusse Gueorgui Lepnine, qui a travaillé sur le réacteur numéro 4, "Le nombre de liquidateurs décédés atteint aujourd'hui près de 100.000 personnes, alors qu'un million de personnes au total ont travaillé à la centrale de Tchernobyl. "

Source Wikipédia, encyclopédie libre

La zone contaminée et les cartes de contamination

La carte est un dispositif spatio-symbolique en tant qu'elle permet de faire tenir la fiction théorique qui consiste à désigner et à circonscrire la *part maudite*. Elle a pour fonction, dans le contexte post-accidentel, d'établir des frontières, des limites entre les zones « propres » et les zones contaminées. Les simplifications successives nécessaires à une lecture et une utilisation faciles des cartes de contamination suggèrent en retour l'idée d'une maîtrise de la situation par les scientifiques qui réussissent le tour de force de rendre visible ce qui ne se voit pas, redessinant les contours des territoires selon de nouveaux repères censés ordonner un monde profondément bouleversé par la catastrophe. Toutefois, le type de rationalité mis en oeuvre dans l'élaboration de ces outils, destinés à une meilleure gestion du risque radiologique, s'accommode assez mal des représentations qu'ont les habitants des districts où j'ai enquêté de leur territoire. Ainsi, l'existence de zones exemptes de contamination, que les cartes permettent de visualiser, leur apparaît difficilement envisageable pour de multiples raisons. La frontière entre le « propre » et le « sale » est tracée différemment et subjectivement par chacun des habitants, et celle qu'indiquent les cartes constitue elle aussi un « construit » et ne participe qu'à des degrés divers selon les personnes et au même titre que d'autres informations, connaissances et croyances, de l'élaboration des représentations concernant la configuration territoriale de la radioactivité. La majorité des personnes interrogées à Kastiokovitchi - ville officiellement « propre » - considère ainsi qu'elle est, en fait, contaminée. Cette conviction, très répandue en zone « propre », repose sur l'idée qu'un lieu proche ou entouré de terres contaminées ne peut pas être complètement épargné par la radioactivité, et renvoie par ailleurs à une certaine conception de sa propagation. Est-ce réellement absurde ? C'est en effet sur le mode épidémique que nombre de personnes se représentent la dispersion des radionucléides, dispersion contre laquelle il leur semble bien difficile de lutter et qui les confronte, où qu'ils résident, au risque radiologique. La radioactivité « voyage » effectivement de multiples façons et se moque des frontières établies par les autorités scientifiques et administratives, que les nombreux postes de milice sont censés garantir. Si les personnes évacuées et relogées ont pu contribuer à sa dispersion en déménageant leurs biens et certains matériaux de construction récupérés, il ne s'agit là que d'une partie des transferts de substances contaminées qui ont pu se réaliser depuis vingt ans. Les produits alimentaires issus des territoires contaminés constituent vraisemblablement le vecteur essentiel et déterminant de la dissémination. Qu'ils soient destinés au circuit public ou privé, des produits plus ou moins contaminés sortent quotidiennement des zones pour être consommés « à l'extérieur », ce qui relativise considérablement l'opportunité des lignes de démarcation nettes que tendent à imposer les cartes. Par ailleurs, des phénomènes biologiques complexes et mal connus provoquent des fluctuations de la radioactivité qui tendraient à proscrire des mesures de radioprotection définies de manière irrévocable.

Mis en forme : Surlignage

Les faits évoqués ci-dessus constituent quelques-unes des principales pierres d'achoppement aux tentatives visant à faire des cartes de contamination un outil privilégié de la gestion du risque radiologique. Mais il est encore un obstacle majeur qui met en échec l'utilisation de la carte à des fins de radioprotection : il s'agit de la perte de confiance de la population à l'égard des autorités scientifiques et politiques. Rappelons que les premières années qui ont suivi l'accident, une désinformation systématique a été organisée par les responsables soviétiques. Les premières cartes de contamination n'ont été publiées, pour la Biélorussie, qu'en février 1989 dans Sovietskaïa Bielorusia, après trois années de silence mensonger quant aux conséquences de la catastrophe. Par ailleurs, la délimitation des différentes zones, en ce qu'elle détermine les contre-mesures mises en œuvre par les autorités (relogement obligatoire ou volontaire des populations, gel des terres agricoles, compensations

Mis en forme : Surlignage

octroyées aux résidents...) ne semble pas, aux yeux de nombre d'habitants, déterminée par des critères objectifs, ce qui témoigne du discrédit touchant la classe politique soupçonnée de subordonner la protection des habitants à la faisabilité économique des mesures envisageables. Dès lors que la méfiance est à la base des rapports qu'entretiennent les citoyens avec les acteurs institutionnels de la gestion post-accidentelle, la carte devient un signe tangible de la politique de réhabilitation des territoires contaminés. L'analyse in situ indique que les territoires contaminés et évacués deviennent des espaces fantomatiques où l'on devine les activités humaines de l'ante catastrophe. Pour autant, si des repères subsistent après vingt années, ils ne seront pas les témoins muséographiés pour la postérité car, entre autres mesures de réhabilitation, les autorités biélorusses dissimulent les traces visibles de la catastrophe, en procédant à l'enterrement des villages qui ont été vidés ou abandonnés. Toutes les traces sociales disparaissent et la nature est censée reprendre ses droits, ainsi qu'en témoigne la transformation en « réserve écologique » de la zone interdite. Les territoires doivent redevenir vierges pour être reconquis et, par ce détour, la contamination industrielle est réaffectée symboliquement à l'image d'une nature vierge et purifiée, comme un Eden des temps pré-humains. C'est, plus ou moins consciemment, la volonté des autorités politiques et scientifiques biélorusses lorsqu'elles gomment de la surface de la terre les souvenirs de l'accident de 1986 et lorsqu'elles font disparaître des rares cartes les noms des villages et des régions contaminées. Une fois de plus : du passé faisons table rase ! Ainsi, le processus de « réhabilitation » des zones contaminées passe par le changement programmé des représentations de la contamination et par un travail sur les mémoires individuelles et collectives. C'est l'une des fonctions des diverses cartes publiées des régions contaminées, sur lesquelles ne figurent que certains radionucléides (Césium et Strontium) à l'exception de tous les autres, et qui n'incluent pas assez fréquemment les centres urbains les plus peuplés situés « à la limite » des zones contaminées. De toute façon, rares sont les habitants des régions concernées à pouvoir élaborer un comportement sanitaire rationnel et salutaire en fonction d'informations géographiques documentées. Tout comportement, tout acte du quotidien, ne peut en effet obéir qu'à une seule logique, la prise en compte du risque radiologique par exemple, dans la mesure où il est nécessairement soumis à un faisceau de contradictions : agir « rationnellement » pour préserver sa santé signifie inmanquablement ici renoncer à sa liberté, à pêcher, à cueillir, à chasser, se promener, se baigner, ou à manger les produits de son jardin.

Samossiols (en option)

La part d'indicible de Tchernobyl est immense, elle a été approchée par la romancière Svetlana Alexiévitch⁹, et de tout cet indicible, celui qui me semble être le plus profondément refoulé se situe dans la forme inédite de déracinement provoquée par la catastrophe nucléaire, une coupure d'avec le monde d'avant, mais sans déportation, sans déplacement, du moins pour ceux qui sont restés sur place, par obligation mais aussi par choix. Le mot *samossiols* désigne, dans le langage Tchernobylien, les personnes qui ont fait le choix de revenir dans leur maison – lorsque celle-ci n'a pas été détruite – jugeant les conditions de relogement inacceptables. Il signifie littéralement « qui s'installe par lui-même », *squatter* en anglais, occupant sauvage, ce qui veut dire qu'après Tchernobyl ceux qui ont choisi de retourner vivre où ils ont vécu sont comme des *nouveaux arrivants*, ou encore des arrivants dans un *nouveau monde*. Certes, le relogement a été vécu par de nombreux habitants comme une véritable épreuve dont la légitimité est fortement discutée, et donc perçue comme un problème et non

⁹ Svetlana Alexiévitch, *La Supplication, chronique du futur*, Paris, Lattès, 2000. Il s'agit d'une fiction-réalité écrite sur la base de témoignages recueillis lors de l'année 1996.

une solution. Le départ engendre toujours un ensemble de contradictions et de conflits subjectifs et est perçu comme une solution extrême face à une situation paradoxale : partir et souffrir, rester et mourir. Ce paradoxe établit entre partir et quitter sa patrie, rester et encourir des risques, a été énoncé tout au long des enquêtes que j'ai menées, principalement par jeunes gens. Mais le véritable paradoxe touche encore plus ceux qui, ayant décidé de ne pas partir ou de revenir vivre chez eux, se retrouve malgré tout confrontés à l'inédite étrangeté de la terre, du village, de la maison où ils ont déjà vécu. Vivre en zone contaminée pourrait s'apparenter de ce point de vue à un déracinement immobile qui conduit le *sammossiol* à devoir « squatter » sa propre maison. Sans que l'on puisse avancer de chiffre précis sur cette question, on peut affirmer qu'un nombre important de relogés ont réintégré, ou souhaité réintégrer, leur logement en zone contaminée. « Beaucoup de gens sont revenus. Là-bas, les conditions de vie étaient plus mauvaises, ils se sentaient abandonnés » expliquent des habitants au sujet de leurs voisins. Différentes raisons, pratiques et affectives, permettent de comprendre ce phénomène et en premier lieu l'attachement au lieu et à la terre. Cette terre constitue, pour toutes les personnes interrogées, et ce quel que soit son degré de contamination, un repère immuable, un sol, une origine. Outre une dépendance aux conditions de logement et de travail dans les lieux de relogement, l'attachement au lopin de terre qui produit l'alimentation familiale, et plus généralement à *la terre*, ce que l'on peut nommer l'enracinement, constitue probablement l'un des facteurs les plus importants de retour en zone contaminée. Mais de nombreux relogés revenant vivre chez eux ont été confrontés au fait que les autorités avaient réaffecté leur logement à de nouveaux arrivants suite à leur départ.

Le paradoxe du silence

La principale préoccupation des habitants des zones contaminées n'est pas, contrairement à ce que le dictat de la rationalité instrumentale pourrait nous laisser croire, de se forger une nouvelle « culture du risque », mais de retrouver une vie normale, une vie comparable à ce qu'elle était avant l'accident. L'inacceptable de Tchernobyl, c'est surtout son irréversibilité, le fait que rien ne sera jamais plus comme avant, ni l'eau, ni l'air, ni le sol, ni même la nature toute entière. Le regard que l'on porte sur les choses a changé, le temps s'est abîmé, suspendu d'un côté dans l'urgence du quotidien et disloqué, de l'autre, par l'interminable durée de vie de la contamination radioactive. On parle de plus d'un million d'années de durée de « vie » pour le Plutonium. La nature, si elle reste techniquement mesurable depuis l'accident, est devenue *hors de notre portée* d'un point de vue anthropologique, du point de vue du sens. Nous ne pouvons nous la représenter, ni la figurer, alors même qu'elle échappe à nos sens. La contamination radioactive, comme la pollution d'une manière plus générale, est invisible, insipide et sans odeur ; ses effets sont lents et différés. Mais le problème le plus fondamental est que nous ne possédons ni imagination, système de représentation, ni langage pour nous en rapprocher, pour la figurer, pour en comprendre le sens. Les spécialistes de la nature, qu'ils soient philosophes ou environnementalistes, s'accordent sur le fait qu'on ne peut plus raisonner avec l'ancienne catégorie de *nature*, au sens de « ce qui advient spontanément hors de toute intervention humaine », au profit de la notion plus conforme avec la réalité de *technonature*, sur laquelle nous agissons sans cesse par le biais de la technique et des artifices. Pour le philosophe Dominique Bourg, « la nature a commencé alors à céder la place, par pans entiers, à une technonature : à des régulations autrefois naturelles, et donc automatiques, se sont substituées des régulations artificielles. Tel a par exemple été le cas lorsque les écosystèmes naturels ont

fait place à des agrosystèmes...»¹⁰. Mais une telle définition positive de la nature techniquement maîtrisée rendue au service de l'homme ne cerne qu'une dimension de la technonature : l'autre en est constituée de manière exemplaire par les effets de la contamination radioactive, et plus largement par tout type de pollution industrielle durable. Avec le fantasme de maîtrise radiologique totale, qui prendrait la forme d'une société de contrôle social total, nous devons également renoncer à la possibilité de nous représenter la *technonature*, dont la catastrophe de Tchernobyl constitue la manifestation paroxystique. Nous ne pouvons pas la figurer parce qu'elle se dérobe en nous, parce qu'elle nous dépasse, rendant du même coup obsolètes nos modes de perception et nos systèmes de représentation anciens. Il est toujours possible de continuer à entretenir une relation esthétique avec la nature de type paysagère sans pour autant accéder à la véritable « nature » de cette nature. Il est d'ailleurs troublant, pour le visiteur de la zone interdite des trente kilomètres autour de la centrale, de constater combien la nature est belle, dessinant des paysages doux et luxuriants, arcadiens. Des forêts de pins y poussent sur un sol blanc et sablonneux qui rappelle les Landes, de vastes prairies fleuries et peuplées d'animaux sauvages – chevaux, bisons – parsemées de forêts de feuillus et de conifères. Et ce sentiment de douceur qui se dégage du paysage, en été du moins, fait que l'on s'y sent bien et fait écran dans l'espace du sentiment à ce qui constitue la menace dissimulée au cœur même de la « belle nature ». L'esthétique du paysage interdit l'accès au négatif et empêche l'élargissement de notre imagination à la dimension *technique* de la nature. Le mal est en réalité contenu dans le bien (la nature généreuse), le beau, le bon, le mangeable, l'habitable *a priori*. C'est l'une des raisons, et non des moindres, pour lesquelles nous demeurons aveugles à la contamination, et plus largement à la destruction de nos ressources vitales, du moins pour l'instant : le suicide écologique de l'humanité est hors de notre portée, hors dimensionnement, incommensurable, et il réveille de surcroît en nous un sentiment d'impuissance. On peut bien sûr, et cela deviendra une nécessité, entreprendre le sauvetage de ce qui peut être sauvé, c'est là le sens de l'essor patrimonial. On peut penser globalement et agir localement, à la mesure de ses moyens, agir malgré tout... Mais la question de savoir que faire après Tchernobyl demeure.

Lors d'un récent voyage à Kiev¹¹, il m'a justement été donné la possibilité, pour la première fois et après dix années passées à tenter de comprendre les effets de la catastrophe dans la culture, de me rendre dans la zone interdite dite des « trente kilomètres » autour de la centrale. Outre la ville fantôme aujourd'hui totalement déserte de Pripiat, qui jouxte celle, à demi évacuée, de Tchernobyl, j'ai pu m'approcher, accompagné d'un guide, des installations aujourd'hui fermées et en cours de démantèlement. Tout près de la centrale, surmontée de son fameux « sarcophage », des silures géants vivent depuis vingt ans dans le réservoir dans lequel ont été stockées les eaux très contaminées qui se sont échappées de la centrale au moment de l'accident. Notre guide nous montre aujourd'hui ces poissons, qu'il ne manque pas d'appâter avec du pain, comme s'il s'agissait de monstres dont la taille pourrait implicitement s'expliquer par le fait qu'ils ont séjourné dans des eaux très radioactives. Après une petite enquête auprès d'amis pêcheurs, il apparaît que les mensurations de ces spécimens, celles d'un requin bleu environ, sont en fait normales chez des poissons qui n'ont pas été pêchés depuis vingt ans ou plus. Le silure sert alors d'objet prétexte à la production d'un discours sur la contamination *via* sa supposée monstruosité comme expression de ce qui sort des limites, ce qui excède. Mais c'est paradoxalement parce que l'homme s'est retiré de la nature – à moins que ça ne soit l'inverse – que ces poissons ont pris cette taille. Je dois dire que je me suis longuement interrogé sur les raisons de ce *détournement*, du regard, de l'objet,

¹⁰ Dominique Bourg, «Les deux utopies techniques», *Le Portique*, Numéro 5 - 2000 -

¹¹ Où j'organisais la première Université Européenne d'été de Tchernobyl consacrée à l'art et aux sciences humaines face à la catastrophe – Université Taras Chevtchenko, 2005.

du sens. Tournant le dos au « monstre sacré » du réacteur tapis sous son « sarcophage », on nous invitait à contempler des poissons dans un bassin... J'en suis arrivé à penser que ce détour par les silures, à mon avis au-delà de la simple curiosité morbide à l'égard du monstrueux, n'était pas seulement destiné à nous divertir de l'objet que l'on ne peut pas regarder en face, c'est-à-dire le sarcophage comme ruine de nos attentes à l'égard du projet technique, mais qu'il pouvait également s'agir de nous *dire* quelque chose, mais sans pouvoir précisément le verbaliser

Nous invitons maintenant le lecteur à considérer que la technonature fait dorénavant partie des *œuvres* humaines, même si elle apparaît comme un produit dérivé, un reste, une conséquence de l'ère industrielle. Si ces œuvres, lorsqu'il s'agit des machines et des objets techniques, nous dépassent par leur puissance et leur perfection, pourquoi ne pas imaginer que la nature puisse, elle aussi, nous dépasser, nous dominer ? On pourra objecter qu'il peut paraître paradoxal, du moins de prime abord, de placer sur un même plan la perfection et la performance des objets techniques, des produits technologiques, et l'imperfection désordonnée d'une nature contaminée, devenue chaotique, indéterminée et immaîtrisable. C'est là le paradoxe du silure. L'on cherche à nous – se – faire croire que les silures ont grossi *démesurément*, qu'ils sont devenus énormes et puissants sous l'effet de leur séjour prolongé dans la contamination radioactive. Ils ne sont en réalité que l'image projetée, qui affleure de temps à autre à la surface de l'eau, d'une technonature surpuissante, qui désormais nous dépasse et nous domine. La technonature produite par la catastrophe écologique nous ramène à un état d'étrangeté, d'incompréhension et d'impuissance qui rompt aussi radicalement que brutalement avec le projet de possession et de maîtrise de la nature¹² qui nous a conduit, *via* la centrale de Tchernobyl, jusqu'à la catastrophe. Nous savons que le mythe n'est qu'un moyen, ou du moins une tentative d'appropriation, par le récit, de ce qui nous échappe. Le « super-silure » signifie et incarne une idée du dépassement, de la monstruosité, alors même que sa taille « normalement » démesurée est liée au fait qu'il n'est plus pêché par l'homme et qu'il ne pourra plus l'être. Transposition du mythe du Minotaure dans son labyrinthe, qui n'exprime jamais que notre peur de nous-mêmes, l'animal captif aurait là aussi profité d'une nourriture « enrichie » et littéralement « énergétique », pour croître démesurément. Mais ce que nous révèle ce mythe c'est que, comme à Tchernobyl, la nature désormais nous dépasse, nous n'en connaissons ni les règles ni les effets immédiats ou durables. Elle se retire donc de nous pour rejoindre le rang des objets techniques, définissables par leur performance et dotés de leur logique propre, objets qui ne procèdent d'aucune sorte d'humanité. C'est ainsi que les zones contaminées de Tchernobyl ont acquis un double statut de « terres sacrées » marquées du sceau de la catastrophe, peuplées du souvenir des victimes et des traces des villages enterrés, et de terres souillées, à jamais inhabitables et hors de notre portée.

¹² Descartes, dans le *Discours de la Méthode*, en 1637, a défini le projet moderne comme étant celui par lequel « la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature », et s'empressait d'ajouter « ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ». Il est ainsi le premier à établir un lien entre science et technique, entre la connaissance de la nature et les moyens pouvant être mis en œuvre par l'homme pour la transformer.

* *
* *

Dans une perspective symbolique, Tchernobyl n'est peut-être, pour l'humanité, qu'une forme d'illustration possible, en même temps qu'un moyen d'accès à la catastrophe technologique majeure et au nouveau rapport au monde qu'elle produit. Ce que nous dévoile Tchernobyl, à qui veut bien le voir et l'entendre, c'est qu'un rapport inédit à une nouvelle nature, la *technonature* contaminée, et à la technique comme référent de l'humanité, a fait son apparition. Que pouvons nous faire d'autre sinon poursuivre inlassablement ce travail anthropologique fondamental des sociétés sur elles-mêmes qui vise à distinguer l'humain de l'inhumain ? Après la barbarie nazie qui engendra l'effondrement de la morale et du droit issus du projet des Lumières, c'est dans la catastrophe technologique totale comme accident du temps et de l'espace que nous cherchons nos références absolues à l'inhumain, au *sur-humain*. « Pourquoi ? », me direz-vous. Mais parce que lorsque la technique aura définitivement gagné la partie, il n'y aura plus d'humanité. La production des mythes et rites contemporains post-catastrophiques aura peut-être quelque enseignement à nous livrer non seulement sur nos peurs, mais sur ce qui pourrait servir pour la conduite des affaires humaines, si toutefois nous tenons encore à préserver cette part d'humanité.